



ehapô

journal de l'Amicale des Anciens Bayard Presse

n°47 avril-mai-juin (2^e trimestre 2009)

Autour de Charles Monsch les petites mains documentalistes de Bayard



En partant de la droite, on reconnaît : Marie-Chantal Saladino, Anne-Marie Chaigne, Francine Gabet, Jeanine Lefebvre, Françoise Chaurand, Daniel Conrod, une Martiniquaise, le visage à demi-caché (*Merci à ceux qui pourront la reconnaître de nous le faire savoir*), madame Richard, Danièle Reuter, celle qui fut dans son adolescence résistante en Allemagne : c'est notre "Témoin de l'Histoire" (voir en page 9). *Merci enfin de nous permettre d'identifier la personne tout à fait à gauche et de nous le faire savoir.*



**Après le décès de Pierre Thébault,
hommage de Bernard Labbé**
(page 2)



**Travailler à Bayard :
un bonheur**
(page 7)

Sur cette photo, une dizaine d'employés de Bayard ont en commun d'avoir travaillé avec le Père Charles Monsch (à l'arrière-plan vers la droite avec des lunettes) à la bibliothèque-documentation installée dans les hauteurs de l'immeuble de la rue Bayard, à Paris. Une véritable ruche occupée à découper et classer articles et documents, à ranger photos, revues et livres. Ciseaux, fiches et classeurs. Autres temps, autres techniques. Une ardeur souriante !

Voir page 9

Pierre Thébault, citoyen de la fraternité universelle

Si je devais trouver un seul mot résumant ce qu'a été la vie du cher Pierre Thébault, je l'emprunterais à la devise des Pompiers de Paris : Servir !

Pierre a bénéficié d'une parfaite éducation familiale, confortée par une scolarité aux valeurs évangéliques donnée par les Frères des Écoles chrétiennes de l'établissement de La Rochefoucauld, à Paris.

Le moment venu, à l'âge de 14 ans, d'une insertion professionnelle, la Providence a voulu qu'il puisse débiter toute une carrière de 46 ans à La Maison de la Bonne Presse.

Son inclination personnelle l'engagea à harmoniser compétences techniques et engagement social. Très tôt, il adhéra à la centrale syndicale Force Ouvrière, animée alors par un homme de notre profession, André Bergeron. Lorsque Jacques Delors mit en place la formation permanente, La Maison de la Bonne Presse, devenue Bayard Presse, y souscrivit d'emblée en engageant un pourcentage sur le chiffre d'affaires supérieur à celui préconisé par le décret-loi.

Pierre adhéra à cette avancée sociale et c'est avec beaucoup de zèle qu'il soutint les promesses de toutes les initiatives pouvant contribuer, par la réflexion en commun, à pérenniser l'avenir de l'entreprise. On en mesure dès aujourd'hui les résultats, malgré la crise économique et sociale que nous connaissons actuellement.

En dépit d'une fin de carrière quelque peu perturbée, Pierre garda sa reconnaissance à l'égard de l'entreprise, et encore plus sa fidélité aux Sœurs et aux Pères de l'Assomption, sa deuxième famille.

Il était encore en activité que déjà il se préoccupait de l'avenir des retraités pour que ceux-ci profitent d'une nouvelle vie et il s'engagea dans toutes les initiatives de l'Institut national de la retraite active (INRAC) qui doit beaucoup à notre ami Robert Baguet.

C'est donc tout naturellement qu'il rejoignit, l'heure de la retraite venue, la Fédération nationale des associations de retraités (FNAR). Lorsque son mandat d'administrateur non renouvelable statutairement arriva à terme, il continua à besogner, toujours aux côtés de sa chère Rolande, dans la préparation et le bon déroulement des congrès annuels de la Fédération.

Donnant suite à la raisonnable pression du Président Alain Cordier, pour que l'Amicale des Anciens de Bayard Presse ait un statut légal (c'était en 1998), il rejoignit aussitôt l'équipe en charge de cette mutation et, l'heure venue, en accepta la présidence, assumée depuis 2004, et dont aujourd'hui nous recueillons tous les fruits.

On aurait pu penser que, "surbooké" par tant d'activités, il aurait pu profiter d'un peu de répit. Ça aurait été mal le connaître. Car comment aurait-il pu négliger le

prochain le plus proche ? Aussi prit-il une part active dans les conseils syndicaux de ses divers lieux de résidence à Montrouge et même à Criel-sur-Mer, engagement prolongé par la Fête des voisins, la collecte de denrées et de jouets, l'organisation de ventes de charité de la paroisse et des kermesses de quartier.

Toutes ces initiatives ne laissaient pas indifférentes les édiles municipales de Montrouge qui ne manquaient pas, à chaque consultation électorale, de le convier à être présent dans un bureau de vote

et, le cas échéant, à le présider.

On peut imaginer que toutes ces activités auront contribué, autant que faire se pouvait, à lui faire oublier et aussi supporter les épreuves de santé qui ne lui ont pas été épargnées. Surtout dans ces derniers temps, malgré les progrès de la médecine et de la chirurgie, où lui ont été imposés des traitements lourds et difficiles à vivre, pour lui et pour ses proches.

Peut-on, enfin, ne pas évoquer sa disponibilité lorsque son ami de longue date, Jean-François Bitailou, lié à la sympathique famille Lavandier, le sollicita, ces dernières années, pour accompagner, avec Rolande, des groupes de touristes à destination de la Russie où les problèmes n'ont pas manqué.

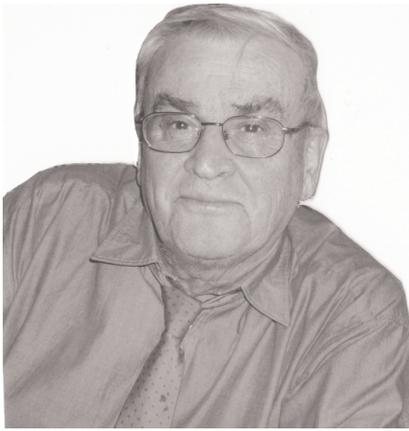
Mais son autorité naturelle et sa prestance physique faisaient merveille au moment du rassemblement sur les quais de Toulon ou de Nice des quelque 500 participants pour l'embarquement des croisières "Sur les pas de saint Paul".

C'est en pensant au message du grand Apôtre missionnaire à la communauté d'Ephèse, que j'aimerais attribuer aussi à Pierre cette pensée paulinienne : il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir !

Bernard Labbé



Pierre Thébault, décédé le 19 mars 2009, photographié à côté de Rolande, son épouse, à laquelle nous adressons toute notre sympathie.



Les trois métiers et les deux vies de Michel Pineau, des Charentes

Devinette pour lectrices et lecteurs de *Chapô* : à quelle date précise La Bonne Presse embaucha son premier apprenti de l'après-guerre ? Et quel est le nom de ce dernier ? Réponses : c'est le 12 mars de l'année de grâce 1945 ; et l'heureux élu s'appelait Michel Pineau. Il témoigne pour nous...

Michel est alors âgé d'un peu plus de quatorze ans. Il a son certificat d'études primaires en poche. Il habite Versailles, dans une famille modeste dont il est le quatrième de sept enfants. Il est plutôt dégourdi, Michel, et depuis sa première communion, un père Jésuite, qui suit son évolution, conseille à ses parents de le faire postuler à un poste d'apprenti dans la maison d'édition La Bonne Presse.

“L'examen consistait essentiellement en une dictée, se souvient Michel. Il ne fallait pas faire plus de cinq fautes, je n'en fais qu'une. J'entre à La Bonne Presse sous la houlette du très jovial Albert Houdremont...”

Trois semaines durant, Michel n'a que le droit de regarder la casse, cette boîte plate divisée en casiers dans lesquels sont logés les caractères typographiques. Il sert de grouillot, il va chercher le canon de rouge, il fait les courses. Mais, peu à peu, on lui confie un composteur dans lequel il aligne des lettres pour composer des mots. Les courses,

Août 1948 : Les apprentis de Bayard, encore de frères pré-adolescents, sont partis en vacances à Douvaine (Haute-Savoie) avec le Père Gabel. On reconnaît à l'extrême gauche Pierre Thébault, puis au premier rang, sortant leur tête de l'eau, de gauche à droite : Jean-Pierre Michaud, Robert Chantaloup, Michel Pineau. À l'arrière-plan : le Père Norbert, Robert Verdy, Charlet Barberie, Gilbert Eudo, Louis Astruc et Trin Dinh.



c'est même un nouveau, un certain Robert Verdy qui les fait. Le nombre des apprentis augmente. Le 15 octobre de la même année, il y en a une bonne vingtaine, six hommes et une quinzaine de femmes. En 1947, ils sont déjà cinquante.

“Entre-temps, bien sûr, j'avais progressé, raconte Michel. Je maîtrisais bien la casse, je composais des textes. J'avais commencé par les chapeaux de *France-Documents*, l'hebdo du MRP, le parti centriste de l'époque. En quelques années, j'étais devenu un vrai typographe. C'était encore l'époque où l'on travaillait lettre par lettre et où, le midi, on réchauffait nos gamelles à la clicherie, sur le plomb en fusion. À La Bonne Presse, on apprenait un métier, mais on se souciait aussi de notre bonne éducation : chaque mercredi, à 15 heures, le Père Gabel, rédacteur en chef de *La Croix*, nous enseignait

la morale et l'instruction civique. C'est d'ailleurs lui qui lance les premières vacances maison pour les apprentis. Ils nous emmènent, les Thébault, les Verdy et les autres, à Douvaine, près d'Annemasse. Et il me bombarde “intendant-économiste” en me confiant une somme d'argent, 700 francs de l'époque, avec laquelle j'ai pour tâche d'assurer l'approvisionnement en nourriture. Robert Verdy fait équipe avec moi pour élaborer les deux menus du jour. Tous les matins, nous faisons les courses – 6 kms à pied ! On se débrouille plutôt bien : nous avons découvert qu'il est plus économique d'acheter chez les fermiers voisins qu'auprès des magasins locaux. C'est encore à La Bonne Presse que j'ai fait la connaissance d'une linotypiste appelée Andrée Bouilloux. Seul le marbre nous séparait ! Je l'ai épousée le 30 septembre 1950, j'étais âgé

●●● de 20 ans. Bien entendu, c'est le Père Gabel qui nous a mariés..."

Les vacances de Douvaine

Dix ans de typo et déjà les techniques qui évoluent. Avec Michel Lavandier, Michel Pineau est désigné pour suivre des cours à l'Ecole Estienne, ce qui veut dire beaucoup de cours du soir. C'est la montée de l'offset, on ne travaille plus lettre par lettre, mais par films. En 1956, Michel devient maquettiste, il a même son propre bureau et il parti-

Salain lui-même et d'un certain Bernard Léger, celui-là même qui met aujourd'hui en pages *Chapô*. Sur le plan personnel, j'ai quitté Versailles pour un appartement à Choisy-le-Roi. Et mon fils Patrick est venu au monde en 1956..."

"L'offset dynamise les entreprises d'édition, poursuit Michel. C'est l'ère bénie des grandes imprimeries. La Bonne Presse a acheté de nouvelles rotatives, les mêmes que celles de Montsouris, maison d'édition avec laquelle nous avons passé un accord de collaboration qui nous

vé en 1960, a pris la décision de mettre sur pied un service technico-commercial auquel il veut m'intégrer. Il faudra seulement que je suive des cours de comptabilité. On va même me mettre, trois jours durant, dans les mains d'un psychologue ! C'est en quelque sorte mon troisième métier au sein de Bayard, typographe, maquettiste, puis technico-commercial. Je rejoins l'équipe de Bernard Labbé avec Marcel Guay et Christian Duval que Madeleine Geay rejoindra en 1972. Je suis surtout chargé des titres extérieurs.



Eté 1964 : les apprentis sont devenus de vigoureux jeunes hommes. Ils participent activement à l'équipe de football créée dans le cadre du club de loisirs de Roger Salain, deuxième en partant de la gauche dans la première rangée. Michel Pineau, accroupi lui aussi, est le quatrième. Bernard Léger est debout, le quatrième à droite. À ses côtés (deuxième et troisième dans la rangée) A. Madec et E. Edern.

cipe à la nouvelle mise en pages du *Pèlerin*.

"À La Bonne Presse, évoque Michel, Roger Salain avait créé un club de loisirs. Alors, nous les apprentis, nous avons demandé à nos chefs de nous acheter des panneaux de bois que je me suis ensuite chargé de peindre pour en faire des tables de ping-pong que nous installons dans une grande salle de la rue François 1^{er}. On jouait même en "corpo" le week-end. Par la suite, le virus du ping-pong m'est resté puisque j'ai été, il n'y a pas si longtemps, sélectionné pour le championnat de France des Vétérans. Toujours dans le cadre du club de loisirs, un peu plus tard, on a créé une équipe de football. J'en faisais partie en compagnie de quelques pères, de Roger

permet de nous répartir le travail selon les circonstances. C'est le temps des grands tirages comme celui de *L'Écho de la Mode*, 1 700 000 exemplaires s'il vous plaît. Yves Beccaria me demande de travailler avec lui sur *Bernadette*, devenu *Nade*, un titre maison qui a lui aussi passé un accord avec *Lisette*, produit par les éditions Montsouris. Je fais la navette entre les deux entreprises. Cela dure jusqu'en 1968 quand Montsouris met fin à ses activités éditoriales. Mais à La Bonne Presse, le travail ne manque pas. Les bouclages de nuit et les retours au petit matin, les week-ends pris par un dernier bon à tirer, je ne compte jamais mes heures. Apprenti, typo, maquettiste, ma carrière va encore évoluer : Jean Gélamur, qui est arri-

Le 30 septembre 1990, quand je prends ma retraite après 45 ans et 6 mois de bons et loyaux services, je gère des titres dont les tirages feraient rêver aujourd'hui : *Le SOS du Secours Catholique*, 1 170 000 exemplaires, *La Nouvelle famille éducatrice*, 1 150 000 exemplaires..."

Ping-pong et football

Entre-temps, Michel et son épouse ont quitté l'appartement de Choisy-le-Roi pour une maison qu'ils se sont fait construire, en 1975, à Etréchy, dans l'Essonne. Michel serait bien resté quelques années de plus à La Bonne Presse, devenue Bayard, on le lui demandait d'ailleurs, mais sa femme Andrée, profitant d'un plan FNE, est déjà en retraite depuis 1985. Le couple commence alors à

songer à un départ en province. Michel et Andrée sont attirés par l'île d'Oléron, mais en la visitant hors-saison, ils la trouvent un peu tristoune sans vacanciers. Et c'est en passant à Royan qu'ils ont le coup de foudre pour une petite maison Ribourel qu'ils achètent en 1999 après avoir revendu Etréchy. Petite en effet : avec le fils Patrick et ses deux filles Cynthia et Deborah, 25 ans aujourd'hui, la maison de Royan devient un peu exigüe, surtout pendant les vacances. Andrée et Michel décident de s'en faire construire une autre, plus grande évidemment. À Royan, ils ont bien pris leur marque. Ils font beaucoup d'associatif. Michel qui, depuis La Bonne Presse, n'a pas été lâché par le virus du ping-pong, entraîne des jeunes dans un club local. Et puis, soudain, tout bascule. En 2001, arrive un terrible "accident de la vie", comme le dit très pudiquement Michel : Andrée quitte ce monde prématurément. Il faut faire face. Son fils Patrick lui vient en aide. Et aussi son ami Claude, que l'existence n'a pourtant pas gâté puisqu'il est en fauteuil roulant.

"Il a bien fallu redresser la tête, explique Michel. Aujourd'hui, je peux même dire que j'entame une autre existence. Je viens tout juste d'arrêter d'entraîner les gosses au ping-pong parce que, physiquement, cela devient difficile. Et, il y a un peu plus de deux ans, j'ai uni ma solitude à celle de Paulette, veuve après cinquante-deux ans de mariage, qui possède une maison à Vaux-sur-mer, à quelques kilomètres de chez moi, mais aussi un appartement à Poissy, dans les Yvelines. C'est une deuxième vie..."

Une deuxième vie qui, d'octobre à avril, ramène Michel Pineau, des Charentes, dans l'île-de-France où il a travaillé pendant quarante-cinq ans avant que, d'avril à octobre, ne revienne la période de migration balnéaire. "D'ailleurs, il faut bien que je rentre, conclue un peu espièglement Michel. Le maire de Royan m'attend pour me remettre une médaille en l'honneur de services rendus au club de ping-pong local et de ma dernière sélection dans le championnat de France des vétérans..."

Guy Deluchey



Sous les ors du Sénat

Le nombre de visiteurs étant limité, seule une trentaine d'inscrits ont pu participer le 4 Octobre 2008 à la visite du Sénat organisée par l'Amicale. Des visiteurs charmés par leur guide, l'une des 1200 fonctionnaires du Sénat, qui est la fille d'un ancien employé de la photogravure de Bayard-Press, Michel Develet, décédé, et dont la veuve est bien connue de la caisse de retraite de Bayard. Un contact amical a tout de suite été établi avec notre groupe. La visite a été particulièrement instructive sur l'histoire du Palais, dans laquelle sont intervenus au 17^e siècle Richelieu et Marie de Médicis, sur l'ordonnement actuel et le fonctionnement du Palais, sur l'architecture et la décoration des diverses salles.

Certaines d'entre elles sont particulièrement somptueuses, comme celle qui abrite la bibliothèque riche de plus de 450000 volumes, ou celle qui offre aux sénateurs un long espace de rencontres avant d'entrer en séance. On y voit un trône de Napoléon. Dans l'hémicycle, le jour de notre visite, les employés s'affairaient à marquer de leur nom chacun des fauteuils des nouveaux élus, suite au renouvellement partiel de la haute assemblée.

Merci à notre guide !

Avoir cent ans, c'est épatant !

(sur l'air de Cadet roussel)

Elle allait avoir 100 ans dans trois jours ! La date anniversaire de la naissance de Sœur Annuntiata (Jeanne Proust) tombant le Mercredi des Cendres, la célébration fut avancée au dimanche 22 février. Et ce fut une belle journée, tant par la lumière hivernale de ce village du Var, Lorgues, que par la prière, le festin et l'amitié. Plusieurs Sœurs Oblates étaient venues de loin (y compris de la RDC [Congo]... mais pas tout à fait directement : Sœur Françoise avait affaire en France), des neveux, des amis : la chapelle était pleine et les tables débordaient, fruits de l'invention et du savoir-faire des sœurs cuisinières. La centenaire, très présente, une malice dans le regard et souvent sur les lèvres, profitait pleinement et sereinement de cette fête. Elle a écouté, avec une réprobation amusée, les 16 strophes humoristiquement biographiques que Sœur Denise nous a fait chanter sur l'air de Cadet Roussel. Auprès d'elle, comme l'ont reconnu plusieurs témoignages, on trouve la paix et c'est d'une action de grâce que s'est parée cette journée particulière. On pourrait la résumer par cet extrait de la prière universelle : "Que la longue fidélité de ton appel auquel elle a su répondre reste pour elle un soutien et pour ceux et celles qui cherchent à donner un sens à leur vie, une lumière". A. Penot



Ici, à l'issue du repas, Sœur Annuntiata converse gravement avec son neveu, Pierre.



La messe est terminée, mais Sœur Annuntiata poursuit sa prière, tandis que ses sœurs attendent pour l'emmener festoyer.

Photos : Andrée Penot

Des arpètes, rue Bayard



Bernard Heurtault, de Vélizy-Villacoublay, a transmis à *Chapô* plusieurs photos des "arpètes" de Bayard. Sur cette photographie prise à Bayard, on peut reconnaître, tout à fait à droite, le père Gabel. Il est entouré, en partant de la gauche, au premier plan, de Jacqueline Laroche ; puis, un peu dissimulée, de Monique Fournier ; puis, un peu dissimulée également, de Roberte Lhoir, suivie de Marie-Louise Lecerf, de Christiane Dady, de Janine Malatray et de Girard Lafond. A l'arrière, on voit à gauche, Michel Lemettais, derrière lui Yves Chevallier, puis Pierre Melchior. Derrière Janine Malatray, se tient le Père Lucien Guissard.

**Il y a une vie
après Bayard !**

Titis parisiens tous les deux, de la Bastille et de la Butte, nous avons usé nos tabliers dans les cours de récréation de l'école primaire jusqu'au "certif". En 1962, du haut de mes 14 ans, c'est l'entrée à l'école Estienne et à La Maison de la Bonne Presse. Je suis en alternance - déjà - apprenti imprimeur. Une formation de quatre ans couronnée par un CAP. 1964, c'est l'année des apprenties typos dans les ateliers de *La Croix* au premier étage. Pour s'y rendre, ces demoiselles doivent traverser le labeur, sous l'œil et la parole critiques des grands apprentis habillés de leurs combinaisons bleues.

De franches rigolades

Les années d'apprentissage, parfois difficiles (revenir sans cesse sur son métier), mais surtout pleines de bons souvenirs... et de franches rigolades. Sous l'œil bienveillant de sœur Aline et Sœur Marie du Calvaire. Bravant les interdits de l'époque - les jeunes filles ne doivent pas parler aux jeunes garçons pendant leur travail et si possible en dehors de l'entreprise. 1968 est encore loin. Port de la blouse obligatoire, pas de pantalon, et prière le matin avant le début du travail. Notre petite bande se joue des sœurs et des maîtres d'apprentissages, surtout à l'heure du repas au réfectoire. Un rendez-vous incontournable pour ces joyeux drilles. Nous avions alors entre 15 et 17 ans, l'âge où tout était possible. Jouer de la guitare pendant le repas, faire des courses dans les grandes corbeilles à papier sur roulettes autour des machines du labeur et le comble, être surpris sans reproches par M. Jean Bellanger.

Travailler à Bayard : un réel bonheur

Pour Marc et Françoise Lemaire, il y a "une vie après Bayard", une vie qu'ils nous invitent à partager dans leur domaine de Roquefère (1).
Ils se disent aussi "des enfants de Bayard".

Odile Douroux, ancienne rédactrice à *Pèlerin* qui a rejoint l'équipe de *Chapô*, a demandé aux Lemaire de raconter leur histoire.



Un aperçu du domaine de Fanfan et Marco.

Heureusement, les cours de morale du Père Charles Monsch, toujours inculqués avec bonne humeur, nous apprenait les règles de la vie.

Le regard attendri de sœur Aline

Pour nous, les filles, lors des cours de cuisine, les ronds de la gazinière et les balais devenaient palets et crosses, et nous engagions une véritable partie de hockey sur lino. Les rires fusaient. Quant aux plats cuisinés, ils étaient parfois un peu... salés.

De jeux en sorties extra Bonne Presse, les rencontres se font plus sérieuses. C'est ainsi que Marc Lemaire, imprimeur, et Françoise

Bridoux se sont unis voilà quarante ans, sous le regard attendri de sœur Aline.

Nous avons appris, grandis, mûris dans cette grande maison paternelle. Dans le dédale des couloirs et des évolutions technologiques, chacun de nous a pu suivre sa route professionnelle.

Supercursus pour Marco

Pour Marco, imprimeur, photocompositeur, photogreveur, fabricant, chef de fab département religieux. Durant ce super cursus, les gens se croisent, se chamaillent, s'apprécient et les années passent, toujours avec grand plaisir.

De la typographie à la mise en page plomb du quotidien, il faut ●●●

●●● avoir vécu les bouclages sous les directives des journalistes pour connaître cette montée d'adrénaline et ce bonheur de terminer à l'heure. Un travail tout en sensations et en odeurs.

Puis la technologie évoluant, changement de cap fin des années 80. École de journalisme et secrétaire de rédaction à *Notre Temps*. Une équipe soudée et professionnelle. Des amitiés solides. Un parcours toujours enrichissant et un réel bonheur de "bien" travailler.

Ambiance et atmosphère chez Marco et Fanfan Lemaire

Tels des oiseaux migrateurs, nous avons pris voilà huit ans notre envol pour le Sud-Ouest. À quelques kilomètres de Villeneuve-sur-Lot, dans le Lot-et-Garonne. Après une vie dans la communication écrite, nous avons choisi d'ouvrir des chambres et table d'hôtes pour communiquer, cette fois, de vive voix. Au pied de la bastide de Monflanquin, le domaine de Roquefère, à l'abri de l'église du 12^e siècle, distille des envies de lézarder au bord de la piscine ou à l'ombre du grand frêne. En plein cœur de la campagne, les chemins ruraux guideront vos pas vers de superbes promenades. Quant à nos chambres au charme et au confort douillet, elles vous garantiront de bonnes nuits de sommeil. Au petit déjeuner, confitures et gâteaux vous ouvriront les portes d'une merveilleuse journée à la découverte des bastides, dans le paysage vallonné du Lot-et-Garonne. Le soir, autour de la table conviviale où les produits frais sont à l'honneur, chacun raconte ses découvertes, ses bons plans, ses dégustations... Ambiance et atmosphère à Roquefère.

(1) Renseignements :
Marco et Fanfan Lemaire,
Domaine de Roquefère, 47150 Mosloquin.
Tél. : 05 53 36 43 74. lemaire.roquefere@orange.fr

Bayard a su donner, à ceux qui le désiraient, la possibilité d'évoluer.

Les dinosaures rasant les murs

2001 Odyssée de l'espèce. Les dinosaures rasant les murs. La nouvelle génération monte. Les comptes priment sur les idées. La lassitude nous envahit et quand on entend parler de plan social... Pourquoi pas nous ?

Ambiance plus lourde, transports en commun plus difficiles, des années pesantes et pourtant toujours

et table d'hôtes. Les soirs d'été, les tablées s'animent ; Les conversations vont bon train et immanquablement, nous parlons de qui de quoi... de Bayard bien sûr. Au fil des années, une toile d'amis s'est tissée aux quatre coins de la France.

Aujourd'hui, la retraite a sonné pour Marco, la mienne ne va pas tarder. Mais aussi, quelle joie de venir à la première Assemblée générale des Anciens. On se retrouve, on s'embrasse et on y



cet amour viscéral pour Bayard Presse. Malgré tout, l'idée nous trotte de quitter cette bulle où nous avons vécu durant 39 ans. Nous franchissons le pas, non sans émotion. Le jour venu de quitter tous ces hommes et femmes avec qui nous avons tant partagé est le plus pénible.

Les champs de pruniers plutôt que les Champs-Élysées

En route vers de nouvelles aventures. Séparation totale. Nous quittons les Champs-Élysées pour les champs de pruniers. Le Lot-et-Garonne est notre nouvelle patrie. D'une entreprise de communication écrite, nous passons à une petite société d'accueil, en ouvrant notre nouvelle maison en chambres

et table d'hôtes. Les soirs d'été, les tablées s'animent ; Les conversations vont bon train et immanquablement, nous parlons de qui de quoi... de Bayard bien sûr. Au fil des années, une toile d'amis s'est tissée aux quatre coins de la France.

Aujourd'hui, la retraite a sonné pour Marco, la mienne ne va pas tarder. Mais aussi, quelle joie de venir à la première Assemblée générale des Anciens. On se retrouve, on s'embrasse et on y

Fanfan et Marco

Une date à retenir

Mardi
1^{er} décembre 2009

L'Assemblée générale
de l'Amicale des Anciens
de Bayard,
57 rue Violet, 75015 Paris

Danielle Reuter, la Madelon, résistante aux Nazis

AWeimar, le 25 décembre 1940, une gamine à bicyclette siffle “La Madelon”, à la barbe des sentinelles allemandes, baïonnette au canon, et crie à l’adresse d’une colonne de prisonniers français médusés : “Courage les gars, la France ne peut pas mourir”. Ces prisonniers sauront bien vite ce qu’ils doivent à cette adolescente. Les rescapés du Kommando 436 ne l’oublieront pas. Le 14 juillet 1987, Danielle Reuter, résistante allemande en Allemagne même, anti-nazie, mais pas anti-allemande, est nommée, sur la réserve personnelle de croix du Président de la République française, chevalier de la Légion d’honneur.

Aujourd’hui retraitée de Bayard, Danielle Reuter a accepté, pour *Chapô*, de lever le voile sur quelques-uns des épisodes de cette période héroïque, rapportés dans plusieurs documents ⁽¹⁾ et évoqués dans une lettre publiée dans le courrier des lecteurs de *La Croix* le 3 novembre 1987. “C’est miracle si dans ces années-là, je n’ai pas été arrêtée”, dit aujourd’hui sobrement l’intéressée qui, dans la mémoire de ceux, prisonniers ou travailleurs du STO, reste “La Madelon”.

Père allemand, mère française

Il faut, pour comprendre la situation de l’époque, rappeler le contexte. La famille Reuter vit à Weimar, la ville de Goethe et de Schiller. Le père de Danielle est allemand, sa mère est française, née à Douai, mariés à l’issue de la guerre 14-18. Ils sont catholiques. Le docteur Reuter, anti nazi, sera déporté en Prusse orientale, en vertu d’une mesure prise contre lui par l’Ordre des médecins nazis. Il avait osé refuser d’entrer dans le Parti nazi, auquel pratiquement tous les médecins de la région s’étaient affiliés. Il recevait et soignait les Juifs au plus fort de leur persécution.



Danièle Reuter vit aujourd’hui dans un mini studio, au dernier étage d’un immeuble, à deux pas du Centre Pompidou. Une vue imprenable sur des centaines de cheminées...

tion. Les conditions de vie en Prusse furent fatales à sa santé. Il est décédé chez lui à Weimar, en 1943.

La mère de Danielle a élevé les quatre enfants dans le culte de sa patrie. Le fils aîné, enrôlé de force dans la

J’avais bien peur, parfois.

Wehrmacht, s’est constitué prisonnier dès le début de la campagne de Normandie. Danielle, sans relâche, “pendant quatre ans au nez des boches, à quelques kilomètres de Buchenwald”, risquait gros sur les routes en hiver et à quatre heures du matin. “J’avais bien peur, parfois”, disait-elle à un témoin. “Ne devait-elle pas agir tout de même, quand tant des nôtres souffraient”, répondait la mère, dont l’aide ne se tournait pas seulement vers les Français, mais aussi vers les Anglais, Belges, Polonais et même Russes qui, prisonniers et même déportés, vivaient derrière des barbelés.

Une pluie de paquets

“Le premier contact avec les prisonniers de guerre français, les PG, a raconté Danielle, date de la fin de l’été 1940, dans la ville de Weimar où nous habitons. Nous en vîmes passer tout à coup un groupe dans notre rue, appelés à creuser des tranchées sous nos fenêtres pour l’enfouissement de lignes téléphoniques. Que faire? Aller vers eux? Leur parler? Impossible. Impensable d’oser saluer un de ces ennemis du Grand Reich. La population civile avait été suffisamment mise en garde, avec force menaces. Et l’on sait l’atmosphère de suspicion, de délation et de pressions policières qui pesait sur le pays tout entier et sur chacun de ses habitants.

Sur le moment, nous ne voyons pas trop comment faire pour aider ces prisonniers, mal vêtus, mal nourris, découragés par la défaite. Puis, alors prudemment, dès que la sentinelle tournait le dos, nous cachant derrière les rideaux, nous avons lié conversation. Puis, les froids approchant, nous avons récupéré dans nos armoires tout ce qui pouvait les protéger et aussi de quoi manger. C’est ainsi que commença une petite pluie prudente de paquets qui tombaient à leurs pieds dans les tranchées. D’autres trouvaient cachette sous la brouette renversée, derrière un tas de sable ou dans les poubelles...

Certains des fruits ainsi apportés en cachette et glissés dans les poubelles provenaient du jardin d’un ministre nazi (qui sera pendu après le procès de Nuremberg), Fritz Sauckel. Moi, la Madelon, j’allais à l’école avec l’une de ses filles qui m’invitait à sa villa pour faire ensemble nos devoirs. La petite Sauckel me donnait des fruits de son verger. Arrivée à la maison, je me gardais de les manger pour que

● ● ● le lendemain, les PG français puissent les trouver dans les paquets cachés dans la poubelle. L'hiver, nous bénissions l'obscurité, qui nous permettait d'agir plus facilement.

Par la suite l'idée me vint de donner des petits concerts sur le piano, sur lequel j'exécutais "Sambre et Meuse", le "Chant du départ", "La Madelon", "Auprès de ma blonde". Pour entrer en contact avec les prisonniers, il fallait employer des stratagèmes..."

Pour Noël 1940, les prisonniers français avaient obtenu le droit d'assister à la messe, l'accès de l'église ne leur étant permis qu'après le départ des fidèles allemands et dûment escortés. Sur le chemin de l'église, les prisonniers du Kommando 436 (le plus important de la région de Weimar) croisent une toute jeune cycliste, sifflotant l'air de "La Madelon". Éberlués, ils se demandent s'il s'agissait d'une allemande, d'une espionne ou s'ils étaient victimes d'une hallucination... D'autant qu'ils entendent leur crier en français : "Courage, les gars, la France ne peut pas mourir !"

Écouter Radio Londres : la peine de mort

Il était strictement interdit d'écouter Radio-Londres, sous peine de mort. "Il y a eu effectivement des exécutions à Weimar pour cette raison. Alors, quand on la faisait écouter et, en plus, par des ennemis ! Nous nous installions dans la cuisine. Le petit dernier, Hubert, âgé de 8 ans environ, se tenait dans le bureau du père et restait à l'écoute de la rue. S'il entendait les patrouilles de police, il venait aussitôt nous prévenir, on fermait immédiatement le poste. "Ja, Ja j'arrive !" criait ma mère et nos "hôtes" se sauvaient par une petite porte dérobée. Il fallait ruser et faire diversion pour éconduire les policiers."

Des ruses de sioux

Danielle Reuter a fait le récit des ruses de sioux auxquelles il lui fallait recourir pour faire connaître aux prisonniers la nouvelle reçue par Radio-Londres du débarquement des Américains en Afrique du Nord. "J'étais fort pressée de la "semer" parmi tous les prisonniers de

C'est à vélo que la toute jeune Danièle Reuter aimait circuler dans Weimar.



L'idée me vint de donner des petits concerts

Weimar et des environs. C'était pour la première fois un message de véritable espérance. Je sillonne donc la ville à leur recherche. Dans un quartier assez éloigné de chez nous, derrière la grande piscine de Weimar, tout est calme ; seul un prisonnier, là-bas, remonte la rue pour rentrer à son commando. Arrivée à sa hauteur, je descends du vélo et lui souffle la nouvelle, tout en tournant la tête du côté opposé, mesure de précaution car on ne sait jamais si on n'est pas observé. Je l'étais pourtant bel et bien, par l'un de mes professeurs qui habitait par là, un type dangereux, fanatique, instructeur du parti et probablement membre de la Gestapo. Le lendemain, au lycée, j'ai été convoquée : "Mademoiselle Reuter, le professeur D... vous a vue hier parler avec un pri-

sonnier français. Vous savez que cela est strictement interdit et que votre manquement est grave..." Mon désarroi me trahit. "Niez !" m'a conseillé cet homme, heureusement pas nazi. Ce furent pour moi des jours et des nuits d'angoisse, des heures à prier.

Je croyais que l'affaire n'aurait pas de suite. Pourtant, quinze jours plus tard, me rendant vers six heures du matin chez un maraîcher pour rencontrer des PG qui y travaillaient, je fus interpellée sur la route par un cycliste qui me lança : "Où donc allez-vous de grand matin ?" Je lui répondis sur le même ton, par une expression allemande assez courante : "Oh ! Toujours en direction de mon nez !"

Sans trop m'inquiéter, j'entrai dans l'exploitation où travaillaient les prisonniers. Ils me chargèrent de plusieurs commissions : dictionnaire français-allemand, boussole, teinture pour teindre leurs uniformes, etc. L'un d'eux voulait en effet s'évader. Je suis revenue trois jours après apporter les commissions dont ces prisonniers m'avaient chargée. Mais

je fus heureusement prévenue par eux du danger. La Gestapo avait avertie la patronne de l'exploitation : "Cette jeune fille, nous la surveillons étroitement". J'avais donc été dénoncée. J'ai été prudente quelque temps, très peu de temps, et puis j'ai recom-

À Paris, en route vers Bayard, d'un pas déterminé.



Monter haut, regarder loin, maintenir l'horizon ouvert : force de la jeunesse !

hasardeuses, nettoyeuse de porcheries, secrétaire ou interprète, serveuse de bar dans la zone d'occupation française, accueillie chez une tante à Paris. Naturalisée française. Elle participe au premier Jamboree scout d'après-guerre. Deux de ses frères sont encore en vie.

Journaliste à Bayard

Danielle a travaillé à Bayard du 8 décembre 1955 au 31 décembre 1982, ●●●

mencé". Toujours intrépide, Danielle ! Aussitôt après la Libération par les troupes américaines, elle a voulu constater de ses propres yeux les horreurs du camp de concentration de Buchenwald.

Les Américains ont cédé la place aux Russes.

Le retour vers la France a été des plus périlleux. Elle est partie seule. Elle a mis dix jours pour aller de Weimar à Francfort, contrôlée quinze fois, traversant des villes complètement rasées, survivant de tâches

Bulletin d'adhésion ou de renouvellement des cotisations (1)

- Membre adhérent**
cotisation 2009 10 €
- Membre associé**
conjoint(e), compagne ou compagnon * 6 €
- Membre bienfaiteur**
contribution financière annuelle minimum * 23 €

(*) Rayez la mention inutile.

Joindre chèque bancaire ou virement postal à l'ordre de: **Amicale des Anciens Bayard Presse.**

(1) En cas de renouvellement, prière de bien vouloir joindre à votre règlement votre carte d'adhérent. Elle vous sera retournée avec l'apposition du tampon dans la case millésimée concernée.

● ● ● comme secrétaire de rédaction, journaliste en fait, aux revues religieuses (à *Marthe et Marie*, à *Catéchistes d'aujourd'hui*, et aussi à *Prêtre et Apôtre* qui deviendra *Vivante Église*, puis *Chrétiens ensemble*). Elle a travaillé également avec Charles Monsch à la bibliothèque de Bayard.

La légion d'honneur, promotion du 14 juillet 1987, lui a été accordée par François Mitterrand, Président de la République, et remise par un

Le retour vers la France a été des plus périlleux

ancien du camp de Buchenwald à Châtenois (Bas-Rhin), entourés d'anciens prisonniers du Kommando 436 de Weimar pour lesquels "une vie exemplaire de dévouement et de courage pendant la dernière guerre se trouve ainsi reconnue et récompensée".

Retraitée, Danielle Reuter, 83 ans maintenant, demeurant non loin de l'église Saint-Gervais à Paris, continue à donner de son temps à la Communauté monastique de Jérusalem.

Recueilli par Michel Cuperly (février 2009)

(1) *D'amitiés plus fortes que la mort*, de Noël Migère (d'après les récits de Victor Almadilla) ; *La Madelon*, d'André Bonnet. Ces documents ne sont pas disponibles en librairie.

Assemblée générale du 2 décembre 2008

RAPPORT FINANCIER

La subvention de Bayard est augmentée

Ce rapport concerne la période du 1.10.2007 au 30.9.2008
 Au 30 septembre 2008, il ressort un solde créditeur de 7 515 euros.
 Toutefois, les comptes du voyage de Longeville du mois de septembre ne sont pas tout à fait terminés.

Les ressources proviennent :

- de la subvention Bayard, augmentée cette année, et qui passe à : 4 000 euros. Cette somme couvre en partie les frais de la fabrication et de l'édition de *Chapô*, ainsi qu'une participation de 50% aux frais de notre rencontre Assemblée générale en fin d'année.
 - des cotisations des adhérents pour un montant de 4 042,70 euros. Nous comptons 435 adhérents, dont 343 sont à jour pour 2008 et 32 nouveaux.
 - de votre participation au repas Assemblée générale du 20 novembre 2007 : 1 120 euros.
 - du solde du voyage à Trégunc : 220 euros.
 - du voyage à Longeville (septembre 2008) : 25 685 euros.
- Nous précisons que tous les participants au voyage "Amicale" règlent intégralement leur voyage.
- de la participation aux visites des musées : 181,50 euros. (Fabrication du chocolat ; Musée des Arts et Métiers ; le Sénat)
- L'Amicale prend en charge les conférenciers des différents musées.

Les dépenses :

- Facturation de *Chapô* : 6 074,22 euros.
- Visite Musée des Arts et Métiers : 253 euros
- Solde séjour Trégunc : 3 018,84 euros
- Solde des repas Assemblée générale du 20.11.07 : 1 104 euros.
- Acompte sur l'Assemblée générale 2008 : 900 euros
- Acompte sur l'Assemblée générale 2009 : 300 euros
- Voyage à Longeville : 23 383 euros
- Abonnement *Planète Jeunes* : 15 euros
- Sur les cotisations, nous prélevons le montant de l'adhésion à la FNAR de l'Amicale : 1 156,18 euros, ainsi qu'une participation aux frais de notre délégué.
- Les frais de gestion, achats de fournitures, ainsi qu'une participation aux frais de déplacement concernant les interviews : 2 355,66 euros.
- Tenue de comptes : 8 euros.

Je remercie Georgette Ardillon pour l'examen des comptes de notre Amicale (Claude Sand n'était pas disponible).
 Merci de votre attention,

Ginette Peuvrier

Pour une première adhésion, remplir la grille ci-dessous

_____	_____
Mme, Mlle, M.	Nom
_____	_____
Prénom	
_____	_____
Complément d'adresse (Résidence, esc., bât.)	
_____	_____
Numéro	Rue/Av./Bd/Lieu-dit
_____	_____
Code postal	Commune

À adresser à Mme Ginette PEUVRIER – Amicale des Anciens Bayard Presse – 18 rue Barbès, 92128 Montrouge cedex.

Prochains déjeuners de l'A.L.A.B.P.

Lundi 6 avril 2009
Mardi 2 juin 2009
 Maison Nicolas-Barré
 83, rue de Sèvres – 75006 PARIS
 Renseignements et inscriptions
 auprès de Simonne Lenabour
 8 ter, rue Jonquoy, 75014 Paris
 Tél. : 01.45.43.14.69.

